

— 61 —

ANNETTE LE ROUX

Thème populaire breton (1)
(XVII^e siècle ?)

La plus belle fille qui marche dans sa paroisse,
La plus gentille qui soit sous le soleil,
C'est Annette Le Roux, de Hennlis ;
Annette Le Roux, la rieuse,
Qui porte sur son corsage des fleurs d'argent
Et sur sa robe trois rangs de velours.

Et Monsieur de la Tremblaye la convoite,
Qui sait remarquer les jolies filles ;
De la Tremblaye le Baron la guette,
Qui a coutume d'enlever les belles mariées.

Or, Annette Le Roux disait
A son père et à sa mère un beau jour :
« Il faut avouer que vous n'êtes pas sérieux
De mettre ma noce un dimanche,
Alors que vous entendez dire depuis longtemps
Que le Baron est dans le pays,
Et que vous savez comme tout le monde

(1) On s'est principalement servi dans cet essai de deux versions de *Janedig Ar Roux* données par Luzel dans le tome I des *Gwerzhoù Breiz-Izel*, et d'une très bonne version encore inédite, que l'on pourrait appeler *Naïg Er Roux*, ou *N Eutra Trompér*, et que nous devons à l'obligeance de notre vieille amie Perrine Daniel, de Pont-Scorff. Aussi de quelques fragments divers.

Au point de vue breton, le genre littéraire auquel appartient le présent essai est éminemment faux, puisque ce renouvellement ne pourrait être mis en breton sans perdre ce caractère d'étranger, cette allure de traduction qui peuvent constituer une bonne part de sa saveur, s'il en a tant soit peu. Mais il serait possible de traiter de la même façon des thèmes non-bretons des thèmes étrangers. On le tentera peut-être quelque jour et cela compensera le demi-dommage aujourd'hui causé à la Bretagne ; demi-dommage seulement, puisque les versions primitives sont imprimées ou destinées à l'être.

Il y aurait des critiques plus graves à faire à cet essai. Nous nous acquitterons de ce soin à son heure, si on nous le laisse. Mais d'ores et déjà, on est prié de voir dans ces pages surtout un témoignage que l'on a cherché à rendre aussi probant que possible, du très grand intérêt, du passionnant intérêt que l'on peut trouver à écouter les chanteurs populaires. Rien que la faculté de pouvoir saisir directement le dernier écho jusqu'à ce jour, — et qui nous parvient sur quelles mélodies ! — de la voix de ces humbles poètes au prix de qui nous ne sommes pour la plupart que des littérateurs, rien que l'acquisition de ce pouvoir mérité fait que l'on apprécie le breton.

— 62 —

Qu'il veut à tout prix m'avoir. »
 Mais son père et sa mère répondirent
 A leur fille Annette, sitôt qu'elle parla :
 « Ce sont là racontars de sottés !
 Le trouve mauvais qui voudra,
 Votre noce sera faite un dimanche.
 Mais nous irons à l'église au point du jour,
 Quand s'éteint l'étoile du matin ;
 A cette heure-là, croyez bien, ma fille,
 Les gentilshommes ne sont pas encore levés. »

Mais quand vint le temps du mariage,
 Le Capitaine La Tremblaye disait
 A son petit page, cette nuit-là :
 « Lève-toi demain de bon matin,
 Car nous irons chasser au bois.
 — Monseigneur, par vous je suis surpris :
 Ni hase ni chevrette aucune,
 Je n'ai vu chasser en avril !
 — Ce n'est pas la hase ni la chevrette
 Que chasser au bois nous irons ;
 La jolie fille, je ne dis pas.
 Dis de donner de l'avoine aux chevaux,
 Car nous aurons longue course à faire :
 Annette Le Roux sera mariée demain
 Dis à mes hommes d'être prêts »

Annette Le Roux disait
 A Monsieur le Recteur, ce matin-là :
 — Monsieur le Recteur, dépêchez votre office,
 Car j'entends allumer la mèche
 Et je sens l'odeur de la poudre ;
 Avant peu le Baron sera ici.
 — Annette Le Roux, ne vous agitez pas ;
 Les gens du Capitaine sont loin.
 — Ils rempliront l'église et le porche tout-à-l'heure !
 — Si Monsieur de la Tremblaye vient ici,
 Je lui dirai que je ne marie pas le dimanche
 Et que c'est un baptême que j'ai fait.
 — Monsieur le Recteur, vous ne pensez pas :

— 63 —

Et de moi que ferez-vous ?
 — Je vous cacherais quelque part !
 Si je n'avais peur de salir vos habits,
 Je pourrais vous mettre dans un coffre de bois
 Que j'ai là dans la sacristie ;
 Dans une arche de bois de chêne,
 Sur laquelle il y a neuf clefs...
 — Notre-Dame-Marie de Guingamp !
 Serait-il Dieu possible
 Que vous craigniez de salir mes habits !
 Je voudrais les voir tous dans un feu de joie
 Et être à la maison sur le foyer de mon père.
 Ah ! finissez vite votre messe,
 Ou je ne resterai pas l'écouter ! »
 Et comme ils rentraient à Hennlis,
 La nouvelle mariée pressait la noce
 Et talonnait le cheval de son mari,
 Par la peur du Capitaine.

Quand fut fini le repas,
 Comme se levaient les couples d'honneur
 Pour chanter la Chanson de la Mariée,
 Celle-ci se dressa, toute blanche :
 « J'entends la terre qui résonne :
 Voilà Monsieur de la Tremblaye ! »
 Elle bondit sous l'auvent de la cheminée,
 Tremblante, aux écoutes :
 « J'entends cliqueter les armes...
 Et les chevaux s'ébrouer...
 J'entends les juments hennir...
 Et les soldats parler français : —
 Seigneur Dieu ! Voilà le Baron ! »
 Et elle courut vers l'étable.

N'y était pas encore rendue
 Que le Baron était sur la porte ;
 Qu'il ouvrait la porte d'un coup de pied
 Et restait planté sur le seuil.
 « Bonjour à vous, gens de la maison !
 Et la mariée, où est-elle ?

— 64 —

— Monseigneur... vous vous trompez. .
 Aujourd'hui... ce n'est pas un repas de noce...
 C'est un repas de charretage, celui qu'il y a...
 — Mes compliments, ma cominère !
 Je ne vous savais pas huguenote.
 Il y a longtemps que vous charroyez le dimanche ?
 Mais les charrettes, où sont-elles ?
 Et dites-moi, depuis quand la guise
 De mettre ses souliers à boucles d'argent
 Pour mener les charretages
 Et marcher dans le fumier ?
 Depuis quand la coutume
 D'avoir de la dentelle aux manches
 Pour décharger les pierres
 Et mettre la terre jaune en tas ?
 Allons ! trêve de mensonges !
 C'est votre fille que je cherche :
 La fille Annette, où est-elle ?
 C'est Annette que je veux avoir :
 Annette Le Roux où est-elle ?
 Autant pour vous le dire tout de suite,
 Car je ne suis pas venu pour rien ;
 Et dussé-je vous rôlir tous,
 Je l'emmènerai, morte ou vive ! »

Annette Le Roux, quand elle entendit,
 A trembler plus fort elle s'est mise.
 Doucement ouvrit la porte de l'étable,
 Voulut s'enfuir par le courtil ;
 Voulut s'enfuir dans le verger
 Et se cacher sous les lauriers verts, —
 Mais au bruit de sa robe le Baron se retourna :
 « Arrête, arrêtez ! mes soldats !
 Là ! là ! Une fille ! Sous le grand laurier ! »
 Le Capitaine, quand il a vu son visage,
 Tout de suite il l'a reconnue.
 « Ne te rappelles-tu pas, Anne Le Roux,
 Qu'un jour, près de la maison de ton père,
 Tu me dis et tu m'affirmas
 Que ce ne serait pas avec moi, bien sûr,

— 65 —

Que tu coucherais le soir de tes noces ? —

Faites-la rentrer dans la maison,

Mes soldats, qu'elle s'apprête,

Et laissez-la pleurer son saoul.

Ce n'est pas d'hier que je le sais,

Les larmes d'une fillette ne tuent pas. »

« Seigneur Baron, laissez nous notre nièce,

Nous vous donnerons ce que vous voudrez.

Vous la mettrez dans les balances,

Et nous vous donnerons son poids d'or

— Ce n'est pas votre or ni votre argent

Que de vous je demande.

Je les aurais bien, si je voulais !

Annette Le Roux est à mon désir :

Peu me chaut de votre consentement ! »

« Ma pauvre petite mère, dites-moi :

Quel habit aurai-je pour partir ?

— Bien assez bon est votre habit bleu

Pour marcher sur les grands chemins

En la compagnie des soldats ! »

« Qu'elle mette l'habit qu'elle voudra,

Car avec moi, elle ne marchera point.

Il y a deux chevaux dans votre écurie :

Mes soldats, le meilleur pour elle !

Mais je suis las de rester ici.

Anne Le Roux, êtes-vous prête ?

Venez donc habillée comme vous êtes.

— Monseigneur, si vous m'aimez,

Laissez-moi dire adieu à mon mari. »

Et Annette Le Roux disait

A l'oreille de son mari, pour lors :

« Mon pauvre mari, dites moi :

Si je reviens, me reprendrez-vous ?

— Si vous revenez à la maison,

Vous serez sûrement la bien venue,

Puisque vous ne partez pas de votre plein gré. »

Comme la troupe atteignait la chapelle,

La fille Annette de dire :

— 66 —

« Monseigneur, à vous je le demande :
 Mettez moi sur le mur du cimetièrè ;
 Sur le pilier, près de l'échalier,
 Que je dise encore adieu à ma noce,
 Qui reste là-haut sur la lande .
 — Sur le muret je ne vous mettrai pas .
 Dites adieu de dessus votre cheval,
 De la croupe de votre cheval, si vous voulez .
 — Au moins, laissez-moi entrer dans l'église
 Pour dire adieu à Saint-Cadour .
 — Dans l'église vous n'entrerez pas .
 Trop déjà vous nous avez fait attendre ;
 Nous avons autre chose à faire ! »
 Et eux de descendre la côte .

Mais quand elle arriva au bout du pont,
 Là son cœur ne put tenir .
 « Seigneur Baron, si vous m'aimez,
 Vous me prêtèrèz votre couteau
 Pour couper mon ruban de noce,
 Qu'on a trop serré sur ma poitrine ;
 Pour couper mon ruban de soie blanche,
 Trop serré par la mère qui me mit au jour .
 — Pour des couteaux, je n'en porte pas .
 Mais prenez mon canif doré
 Et coupez votre ruban de noce,
 Et jetez-là votre ruban de noce ;
 Si votre mari passe ici ce soir,
 Il le ramassera en souvenir de vous . »

Il a tiré son canif doré,
 Il lui a tendu son canif .
 Il ne savait pas ce qu'il faisait !
 Le canif, quand elle l'a tenu,
 Ce n'est pas le ruban qui fut coupé :
 Au milieu de son cœur elle l'a planté !
 Et comme elle tombait de cheval,
 Annette Le Roux et de dire :
 « Que bien que mariée, elle mourait fille,
 Car elle ne voulait pas être fille à soldats .

— 67 —

Qu'elle ne serait pas fille à soldats,
 Ni catin à Monsieur de la Tremblaye. »
 Et celui ci de s'écrier,
 La voyant là sur la bouche :
 « Tu meurs dans une mauvaise intention !
 Mais que Dieu pardonne à ton âme.
 J'ai enlevé dix-huit jeunes mariées,
 Et toutes elles se sont tuées.
 Et toi tu étais la plus belle :
 Tu me déchires le cœur !
 Et toi tu fais la dernière :
 Jamais plus aucune je ne vole ! »

Or, comme le Capitaine s'en allait,
 Les gens de la noce accoururent.
 Et tandis qu'il la regardaient, épouvantés,
 Son frère se pencha sur Annette
 Et retira le canif de sa poitrine ;
 Et le sang rouge ne courut pas.
 Voyant que le sang ne venait pas,
 Il lui posa la main au creux du cœur.
 Annette Le Roux ouvrit un œil :
 Vit le Baron qui tournait le dos.
 Annette Le Roux ouvrit deux yeux :
 Vit le Baron passer la côte.
 Prestement, elle se mit sur pied.
 Et secouant la poussière de sa robe,
 Annette la rieuse disait
 A sa sœur Yvonne, ce jour-là :
 « De plus bêtes on en trouverait, vous savez :
 Le canif doré du Baron,
 C'est dans mon corset que je l'ai planté ! »

*Pour essai de développement
 dans le même style et en français de Bretagne :*

Y. LE DIBERDER,

Breton.

